

Emily MUSSO

ÉVANESCENTE

© Emily MUSSO, 2025

ISBN : 9798288351365

Auto-édition

Publication : 12 juillet 2025

Dépôt légal : juillet 2025

Couverture : MidJourney (Illustration) et retouches graphiques



À Julie, Celesta et Léon

Et à ceux dont l'amour, évanescant comme le vent, dépose dans l'âme une trace que le temps ne saurait effacer.

Vendredi 10 mars 2017, aux abords de Sisteron

La citadelle de Sisteron s'élève à l'horizon, telle une sentinelle de pierre gardant la vallée. La ville médiévale, serties au cœur des Alpes-de-Haute-Provence, se déploie entre ciel et roche, dominée par sa forteresse imposante et bercée par les murmures de la Durance.

C'est la première fois que Nathan descend pour affaires dans ces terres baignées de soleil. Il est délégué pharmaceutique pour le Laboratoire Innopsen Pharma. D'ordinaire, son périmètre se limite au département de l'Essonne. C'est son collègue David Meunier qui couvre une partie de la région PACA, mais ce dernier doit se faire opérer du dos en urgence et ne peut se rendre au rendez-vous fixé avec Monsieur Grimaud, gérant de la pharmacie de l'Horloge. Dans une ville où la pénurie de médecins laisse un vide béant, l'officine est un atout stratégique pour son employeur. En effet, Grimaud et son équipe sont des prescripteurs influents, des figures incontournables de la région. Nathan a été dépêché sans délai, en remplacement de son collègue convalescent, pour signer un gros contrat.

Alors qu'il longe les montagnes imposantes, leurs silhouettes majestueuses découpant l'horizon, Nathan sent les souvenirs affluer en vagues brûlantes, comme le soleil implacable frappant la roche. Chaque virage de la route semble réveiller une époque révolue, une vie d'errance et de liberté.

Il revoit cette période bénie où, un sac à dos usé sur l'épaule, il parcourait le monde en stop, l'âme légère et le cœur ouvert. Il dormait chez l'habitant, partageait des repas avec des inconnus devenus amis d'une nuit. Chaque rencontre était une leçon, chaque paysage une révélation. Deux années de vagabondage, d'un continent à l'autre, de jungles étouffantes en déserts infinis, où les frontières n'étaient que des lignes imaginaires et où chaque sourire ouvrait une nouvelle porte.

Puis le retour. Les espoirs plein la tête, ce désir brûlant de consacrer sa vie aux autres, de transformer ses rêves en engagement. Mais le destin, capricieux, a tout bouleversé. Le 31 décembre 2008, alors que la capitale s'illumine sous les feux d'artifice, Camille Sorel surgit dans sa vie. Grande, élancée, elle incarne une élégance naturelle qui capte instantanément les regards. Sa peau, d'une pâleur d'albâtre, semble presque diaphane sous la lueur vacillante des chandelles, rehaussée d'un léger éclat rosé qui colore subtilement ses pommettes. Ses traits sont finement ciselés, ses lèvres

dessinent un sourire délicat, teinté d'une douceur énigmatique. Mais ce sont ses yeux qui retiennent Nathan ce soir-là. D'un bleu sombre, presque insondable, semblables aux lacs de montagne sous un ciel d'orage, ils semblent percer chaque secret, dévoilant tour à tour la mélancolie d'un cœur blessé et l'espièglerie d'une âme libre. Ses cheveux, d'un blond cendré, qui se parent d'argent sous certaines lumières, sont coiffés en un chignon soigné.

Sur le balcon d'un appartement parisien, où un ami commun organise une fête de réveillon animée, ils se retrouvent seuls, à l'écart de l'agitation. Perchés au-dessus de la ville, face aux scintillements de la tour Eiffel, le monde, autour d'eux, se suspend un instant. Nathan parle de ses voyages, de ses rêves d'ailleurs, de ses espoirs de changer le monde. Camille l'écoute, un sourire mutin éclairant son visage. Les rendez-vous se multiplient. Des promenades sous la pluie, des nuits étoilées sur les quais de Seine, des confidences échangées dans des cafés feutrés. Chaque moment ensemble est une parenthèse enchantée.

Un an durant, ils s'aiment comme on danse au bord du précipice, avec passion, insouciance puis vertige. Mais les contes les plus beaux sont souvent les plus fragiles. Ce qui commence comme une étreinte de lumière finit par s'effriter.

16 h 15, sur la route de Sisteron

Nathan quitte l'autoroute et s'engage sur la départementale sinueuse menant à la cité. Selon le GPS, il arrive dans douze minutes. Son rendez-vous est fixé à 17 h. Il a un peu d'avance. Le paysage défile sous ses yeux tel un tableau impressionniste : des amandiers en fleurs déploient leurs pétales roses et blancs comme une neige de printemps, tandis que des pruniers et cerisiers éclatent en bouquets délicats. Des vignes étendues à perte de vue, encore dénudées, mais prêtes à renaître, s'étirent entre les collines. Les oliviers nouveaux, toujours verdoyants, murmurent sous la brise. Plus loin, sur les coteaux boisés, les taches blanches des troupeaux de moutons ponctuent l'horizon. La Durance serpente entre les reliefs, miroitant sous le soleil déclinant. D'un geste instinctif, Nathan ouvre la vitre et inspire à pleins poumons. Un instant, le parfum des herbes sauvages lui rappelle l'Irlande.

Un an après leur rencontre, il offre à Camille le voyage dont elle rêve depuis toute petite. Il la revoit, silhouette frémissante dans le vent, refaisant le monde au creux des landes. Il entend encore sa voix, vibrant sous la chute d'eau rugissante, quand elle lui murmure pour la première fois ces trois mots qu'il n'oubliera jamais. Ce jour-là, l'air glacé caresse leur visage, mais Camille réchauffe son cœur d'une promesse infinie. Puis, tout s'écroule. Elle disparaît comme par magie dès leur retour en France après lui avoir laissé un message téléphonique, froid comme une lame :

Nathan, notre histoire est terminée.

Ne me cherche pas. Tu ne me trouveras pas.

Sa voix, autrefois envoûtante, n'est plus qu'un écho sans âme. Cela ne lui ressemble pas. Nathan se rend chez ses parents où elle réside, dans un appartement feutré de Saint-Germain-des-Prés. Il trouve face à lui une mère au regard glacial.

— Camille n'est pas ici, dit-elle avant de refermer brusquement la porte.

Il arpente désespérément leurs lieux familiers : la faculté, la bibliothèque, la cafétéria. Partout, les mêmes réponses :

« Elle n'est pas revenue en cours. Nous n'avons aucune nouvelle. »

Il ne reconnaît pas le portrait que ses camarades dressent d'elle. Pour lui, Camille est passionnée, engagée, enthousiaste. Elle donne de son temps aux autres, milite pour Amnesty International, défend l'égalité et la justice. Elle illumine le monde par sa seule présence. Pour eux, c'est une jeune femme effacée, une ombre qu'ils remarquent à peine. Il se heurte à une énigme totale. Comment a-t-elle pu s'évanouir sans laisser de traces ?

Personne à part lui ne paraît s'en soucier. Un peu comme si elle n'avait existé que pour lui.

Il repense à ce matin de septembre. Il était assis face à ses parents dans la cuisine familiale. Son père, le journal à la main, sa mère, les mains posées l'une contre l'autre sur la nappe en toile cirée. Pas de grandes discussions. Juste un silence pesant, et cette phrase qu'il finit par prononcer, à mi-voix :

— Bon, c'est OK, je postule chez votre employeur, Innopsen.

À ce moment-là, il n'a que vingt-ans, des rêves de voyages en tête, mais aussi une peur sourde de décevoir. Alors, pour cette dernière raison, il range ses envies au fond d'un tiroir et suit la voie tracée pour lui.

Visiteur médical : une immersion dans un monde où tout est chiffré et objectivé. Le quotidien se résume à parcourir les routes, ponctué de rendez-vous avec les professionnels de santé auprès desquels il promeut le matériel médical du laboratoire qu'il représente. Ce n'est pas le boulot de ses rêves et pourtant, il excelle dans ce rôle. Travailler sans relâche lui permet d'oublier Camille Sorel.

Sept ans passent ainsi. Le jeune homme idéaliste s'efface derrière un costume bien taillé, mais une part de lui reste figée sous la cascade irlandaise. Emprisonnée dans un « *je t'aime* », murmuré entre deux éclats d'écume. Aujourd'hui, le destin le ramène sur une autre route, au pied d'une forteresse suspendue dans le temps.

Sisteroun

Nathan atteint enfin Sisteron, *Sisteroun* en provençal. Il gravit lentement la rue sinueuse qui mène à la vieille ville et se gare à proximité de la pharmacie. Un bâillement lui échappe. Il réalise qu'il a quitté l'Essonne sans la moindre pause. Il a faim, il a soif, et surtout une envie pressante de signer ce contrat, de rebrousser chemin au plus vite, et de retrouver son ami Alessandro pour une partie de futsal dès le lendemain matin. Il jette un œil au ciel qui s'assombrit, des nuages lourds s'amoncellent. Il ouvre le coffre, tire une mallette de présentation et une valise d'équipement orthopédique. Le projet de Grimaud est clair : développer la location de matériel dans cette région vieillissante. Nathan doit le convaincre, et pour cela, il a étudié les faiblesses de la concurrence. Dans un coin du coffre, son sac à dos repose discrètement ; il y a rangé avec soin son Canon, qu'il utilise aussi bien pour photographier les rayonnages de produits destinés au laboratoire qu'à titre personnel, pour capturer des paysages. Une passion héritée de ses voyages autour du monde, et un réflexe devenu presque instinctif pour figer les souvenirs. Il saisit son sac avec précaution, le passe sur son dos d'un geste familier.

À l'arche de la pharmacie, deux jeunes femmes en blouses blanches fument une cigarette et le saluent avec un grand sourire. Nathan sent bien que son apparence fait, encore une fois, son petit effet.

C'est un jeune homme de grande taille, une silhouette alliant élégance et force discrète. Ses épaules larges et son torse légèrement musclé trahissent une certaine habitude de l'effort physique, sans basculer dans l'excès. Son corps est celui d'un homme actif, souple et athlétique, ses mouvements précis, empreints d'une assurance naturelle. Son visage est un harmonieux mélange de douceur et de caractère. Ses traits sont finement dessinés, avec une mâchoire légèrement carrée qui lui confère une touche de virilité. Son front dégagé surplombe deux yeux d'un gris profond, nuancés de reflets argentés, à la fois perçants et mélancoliques, comme un ciel d'orage prêt à s'illuminer. Un regard qui intrigue. Ses sourcils sombres, bien dessinés, soulignent l'intensité de ses prunelles, tandis que ses cils longs et épais adoucissent ce regard magnétique. Son nez droit, légèrement aquilin accentue l'élégance de ses traits. Ses lèvres pleines, arborent souvent un sourire discret. Ses cheveux, d'un brun intense, sont coupés courts, mais suffisamment longs pour laisser entrevoir une légère ondulation lorsqu'ils ne sont pas coiffés. Parfois, une mèche rebelle glisse sur son front, sublimant ce charme nonchalant qui lui est propre. Sa peau, légèrement hâlée, porte la trace de ses escapades en plein air, un teint chaud qui contraste avec la clarté métallique de ses yeux. Dans l'ensemble, Nathan dégage une présence magnétique, un mélange subtil de force tranquille et de douceur, une beauté brute tempérée par une élégance naturelle.

À l'intérieur de la pharmacie, une décoration moderne et chaleureuse s'étend sous les néons tamisés. Les murs sont parés de blanc et de vert pomme, ponctués de plantes verdoyantes et de tableaux apaisants. Un espace épuré où chaque détail semble conçu pour inspirer la sérénité. Au fond de la pièce, un coin est dédié au matériel médical, bien agencé, offrant aux clients la possibilité d'essayer les équipements avant de les acheter ou de les louer.

Une femme d'une cinquantaine d'années, aux courbes généreuses et à la crinière rousse flamboyante, l'interpelle avec un accent chantant.

— Bonjour, monsieur, comment puis-je vous aider ?

— Nathan Marchal, Innopsen Pharma. J'ai rendez-vous avec Monsieur Grimaud à 17 h, dit-il en glissant sa carte de visite sur le comptoir.

La femme attrape la carte et la fait tourner entre ses doigts boudinés.

— Avec Monsieur Grimaud ? Vous êtes sûr ?

— Certain.

— Le problème, c'est que nous sommes vendredi.

— Et ?

— Le vendredi, Laurent... enfin, *Monsieur Grimaud*, ne travaille pas.

Nathan consulte son iPhone. Le rendez-vous est bien prévu aujourd'hui.

— Vous plaisantez ? Je viens de Paris pour cet entretien !

— Paris, rien que ça ? Vous avez fait de la route, mon pauvre ! Désolée pour vous, il n'y a que moi et les deux jeunettes et on ne va pas pouvoir faire grand-chose pour vous !

Un grondement de tonnerre fait vibrer les vitres. La femme sursaute.

— Boudiou, ça sent l'orage !

— Êtes-vous ouvert demain ? demande Nathan.

— Le matin seulement. Mais le chef, lui, part en famille à Grenoble. Vous ne pourrez pas le voir non plus.

Il passe sa main sur son visage tendu, frottant son front du bout des doigts par petits cercles, un geste trahissant sa nervosité.

— Personne suivante ! s'écrie la femme, le forçant à s'écarter.

Nathan s'éloigne en composant le numéro de son manager, François Serrano.

— Nathan ? T'es pas en rendez-vous ? s'étonne-t-il.

— Le gérant ne bosse pas le vendredi et apparemment, demain non plus.

— Génial. Reste sur place, sois prêt lundi matin. Trois ans que ton collègue du sud tente de signer avec lui. Tu ne peux pas laisser passer cette chance.

— T'es sérieux ?

— Absolument ! Prends ton mal en patience. C'est pour le bien de la boîte !

Nathan raccroche, furax, et se dirige d'un pas déterminé vers la sortie. Il salue la vendeuse qui l'ignore superbement. Sur son chemin, il croise les deux jeunes femmes qui, cette fois, se précipitent à l'intérieur.

— Faites attention, prévient l'une d'elles, ça va être le déluge ce soir !

Les premières gouttes deviennent un rideau de pluie battante. Nathan grimpe dans son SUV, active le siège chauffant et met les essuie-glaces au maximum. Un chanteur français s'époumone à la radio « *qu'il s'en va, gouttes de pluie, gouttes de froid...* »

— Bon sang, tire-toi, mais en silence ! Grogne Nathan en éteignant la radio.

Un panneau se dessine à travers les trombes d'eau : *Hôtel-restaurant La Cigalo*. Parfait. Avec cette météo, pas question de prendre de risques. Ce serait un comble de finir dans le fossé, perdu dans ce sud qui lui échappe déjà.

La Cigalo

Habitué aux Ibis et aux Formule 1 lorsqu'il sillonne les routes, Nathan se contente habituellement du confort minimal des hôtels économiques où il trouve généralement tout le nécessaire pour ses séjours express. Mais La Cigalo est un hôtel différent de tout ce qu'il a pu connaître auparavant, le propulsant dans un autre temps.

Une horloge comtoise égrène les secondes, son tic-tac régulier perçant la quiétude oppressante. Un lustre poussiéreux balance légèrement, comme sous l'effet d'une brise invisible. Nathan avance, pas hésitants sur ce parquet qui grince à chaque mouvement. Le hall désert respire l'odeur d'un bois ciré, mélangé à celle, plus discrète, d'une fumée de cheminée lointaine. Le comptoir de réception est une vieille table en bois massif, surmontée d'une lampe torsadée au métal terni. Une sonnette de réception en laiton, patinée par le temps, trône en son centre, au côté d'un vieux stylo plume. Il appuie sur la sonnette, qui émet un tintement strident, brisant la quiétude.

— Bonjour, il y a quelqu'un ? lance-t-il, sa voix résonnant dans le vide.

Des pas lents et traînants finissent par se faire entendre.

— Oui, oui, j'arrive !

Une porte s'ouvre, une vieille dame apparaît, les bras chargés d'une caisse de bûches. Drapée dans un manteau en tweed gris, ses cheveux argentés relevés en un chignon serré, des lunettes démesurées glissant sur son nez.

— Je peux vous aider ? propose Nathan.

— Vous êtes un ange ! Posez ça près de la cheminée, dans le salon.

Il suit les instructions et pénètre dans une salle au charme suranné.

Une cheminée crépite, une armure de chevalier veille dans un coin et un fauteuil sculpté semble attendre un roi déchu. L'odeur du bois brûlé et la chaleur qui se diffuse lui offrent un instant de réconfort. Il dépose les bûches à l'endroit indiqué et prend un moment pour contempler les flammes avant de revenir à l'accueil.

— Merci pour votre aide, dit la vieille dame en souriant.

Elle consulte un épais registre. Ici, pas d'ordinateur, juste ce livre jauni dont elle tourne les pages avec la minutie d'une archiviste. Elle s'arrête sur celle de mars, où deux noms seulement apparaissent soulignés à la règle.

— Vous aviez réservé ? demande-t-elle.

— Non, j'ai besoin d'une chambre pour trois nuits.

— Vous avez été surpris par le temps ?

Il hoche la tête.

— C'est la première fois que vous venez en Provence ?

— En effet. Mon accent m'a trahi.

— Dommage que vous ayez mauvais temps. Mais comme on dit, c'est normal, ce sont les giboulées de mars !

— Ce n'est pas bien grave. Je suis là pour le travail, pas pour le tourisme.

— Ah, tenez ! J'ai une chambre de libre pour vous.

Pas étonnant.

— Votre nom complet, s'il vous plaît.

— Nathan Marchal.

Elle lui propose que sa petite-fille lui cuisine un repas, même si le restaurant est fermé le soir en cette saison. Une offre que Nathan accepte avec gratitude. Il meurt de faim et cela lui évite de reprendre la voiture avec ce temps.

— Manette est une excellente cuisinière, vous verrez ! s'exclame-t-elle, enthousiaste.

— J'espère pour elle que c'est un surnom, dit-il à voix basse.

— Pardon ?

— C'est vraiment aimable de votre part, répond-il en affichant un sourire poli.

Nathan monte dans sa chambre au premier étage. La porte grince en s'ouvrant, dévoilant un décor pétrifié par les années. La moquette vert émeraude, autrefois sans doute éclatante, a perdu de sa superbe, tandis que les lampes murales, ternes, n'offrent qu'une lueur vacillante. Une odeur de renfermé flotte dans l'air, une étreinte froide et persistante. Il met le radiateur au maximum, mais la pièce reste glaciale, comme si les murs eux-mêmes refusaient de se réchauffer. Le lit, une structure massive en bois sombre, promet un confort aussi rigide que ses montants. Il tente de se connecter, mais son téléphone ne capte aucun réseau.

Dans un long soupir, il compose le numéro de la réception.

— Oui, Monsieur Marchal ?

— J'ai oublié de vous demander le code Wi-Fi.

— Il est noté dans la table de nuit, mais la box est hors service depuis une heure à cause du mauvais temps.

Une box provençale ?

— Le réseau va revenir, soyez patient, Monsieur Marchal.

Il lève les yeux au ciel. Quelle idée de ne pas avoir consulté les avis avant de mettre les pieds ici !

Une douche chaude lui apporte un peu de réconfort. Il enfle son caleçon à l'envers et son costume de représentant. Demain, il s'achètera quelques affaires de rechange. Heureusement, un kit dentaire repose sur la commode, comme une délicate attention pour les têtes en l'air comme lui.

19 h 30, dans le salon de La Cigalo

Une table a été dressée pour lui seul, juste devant la cheminée. Un sourire fugace traverse son visage. Ici, on sait recevoir.

Il s'installe, vérifie le réseau de son téléphone. Aucune barre. Il le pose près des couverts, espérant que la situation s'améliore rapidement.

Un courant d'air fait danser les flammes dans la cheminée. La dernière fois qu'il a dîné face aux flammes, c'était dans une crêperie de Concarneau. Camille tenait à lui faire découvrir la Bretagne.

Nathan la revoit, croquant dans une pomme d'amour, les yeux pétillants de malice.

— Figure-toi que ma grand-mère maternelle est une sorcière ! s'exclame-t-elle.

Il lève un sourcil.

— Et j'ai peut-être hérité de ses dons !

— Oh, je n'en doute pas, tu m'as ensorcelé dès le premier jour, dit-il en plantant ses yeux sombres dans les siens.

Ils échangent un sourire complice.

— Je vais te raconter une histoire vraie. J'avais six ans, ou peut-être sept... Une voisine est venue chez nous, le visage brûlé à cause d'un mauvais coup de soleil. J'ai posé instinctivement mes mains sur ses joues. Une chaleur a parcouru mes bras, et peu à peu, sa douleur a disparu.

— Impressionnant !

— Je sais apaiser les gens, dit-elle tout bas comme une confidence.

— Alors, tu devrais être médecin.

— Je préfère soigner les âmes, dit-elle en posant sa main sur celle de Nathan.

— Si tu ne me brises pas le cœur, tu n'auras pas à le réparer, réplique-t-il en esquissant un sourire charmeur.

Le regard de Camille se voile soudain, Nathan perçoit son malaise.

— Alors comme ça, ta grand-mère était une sorcière ? Elle avait un nez crochu, un grimoire poussiéreux, une grande marmite bouillonnante et volait sur un balai, c'est bien ça ?

Elle secoue doucement la tête.

— Là, tu me parles des sorcières de contes ! Les vraies sorcières, ce sont avant tout des guérisseuses, des femmes en symbiose avec la nature. Jadis, elles étaient les gardiennes du savoir, les sage-femmes qui veillaient sur les naissances, les herboristes qui guérissaient les maux, les conseillères discrètes qui guidaient les âmes égarées. Elles étaient indépendantes, dans un monde

qui redoutait leur autonomie. Elles dérangent, simplement parce qu'elles existent en dehors des cadres tracés par les hommes. Alors, pour étouffer cette liberté, on les a condamnées, brûlées, sacrifiées sur l'autel de la peur et de l'ignorance.

— La fameuse chasse aux sorcières, murmure Nathan dans un soupir.

— Et ce n'est pas qu'une histoire ancienne. Aujourd'hui encore, en Afrique, au Moyen-Orient, la sorcellerie est un crime.

Le silence retombe, lourd comme un voile. Dans les yeux de Camille, une flamme vibre encore, celle de la révolte et de la compassion mêlées.

— Admettons que tu sois une sorcière toi aussi, quel sort me lancerais-tu ?

— Tu n'as rien écouté, Nate ! Je t'ai dit que les vraies sorcières ne sont pas des jeteuses de sorts !

— Imagine, c'est tout !

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Celui de toujours te retrouver, quoi qu'il arrive.

Il prend sa main dans la sienne.

— J'ai cueilli la plus belle fleur de cette terre, je n'ai pas l'intention de la laisser s'échapper.

— La plus précieuse des fleurs, Nathan, c'est la liberté, répond-elle en retirant doucement sa main.

Tout à coup, une voix pétillante retentit derrière lui.

— Bonsoir !

Nathan sursaute légèrement. Une jeune femme vient d'entrer dans le salon avec un sourire éclatant. Ses traits gracieux, son regard lumineux... une ressemblance frappante avec... Stop !

— Vous avez vu un fantôme ou quoi ? Demande la jeune femme, amusée.

Manette, certainement. Elle dépose devant lui un plateau garni de verrines aux tomates fondantes, une mousse de concombre, et une cuillère apéritive au pesto.

— Une mise en bouche aux saveurs provençales ! s'exclame-t-elle, satisfaite. Grand-mère m'a dit de vous chouchouter, alors, je vous ai préparé une soupe au pistou et des aubergines farcies pour la suite, j'espère que vous aimez ça.

— Vous avez cuisiné tout ça pour moi en si peu de temps ?

— En fait, ça vient de chez Picard !

Il arque un sourcil.

— C'est une plaisanterie ! J'ai été élevée aux fourneaux, vous savez ! Chez nous, la cuisine, c'est une véritable tradition. Et nous avons pris l'habitude de préparer des repas en grande quantité, que nous congelons pour les jours où l'imprévu nous rattrape.

Sa voix déborde d'énergie.

— Vous êtes de Paris, c'est bien ça ? demande-t-elle.

— De région parisienne.

— Oui, c'est pareil.

Les Parisiens ne seraient pas d'accord avec ça.

— Vous avez des projets pour demain ?

Elle est bien curieuse.

— J'aviserais.

— Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à me le dire et à le répéter. Grand-mère dit que je suis étourdie.

— J'aurais bien aimé un peu de pain et du sel, si possible.

— Bien sûr ! Vous voyez, étourdie, je vous l'avais dit !

La chaleur de la cheminée, les saveurs provençales et l'énergie de la jeune femme ont adouci les heures difficiles de la journée. Mais la fatigue reste là, pesante, comme une brume tenace qui refuse de se dissiper.

Une heure plus tard, de retour dans sa chambre, Nathan retire ses vêtements, laissant glisser sa chemise sur le sol, et s'effondre sur le lit. L'obscurité l'enveloppe tandis que la pluie redouble d'intensité, martelant les vitres. Des bruits secs résonnent derrière la tête de lit. Les canalisations ? Une souris ? Peu importe. Tout ce qu'il souhaite, c'est dormir.

Samedi 11 mars

Au matin, la lumière du jour ravive les couleurs de la maison, et avec elle, l'effervescence qui y règne. Manette accueille Nathan dans le salon pour le petit-déjeuner, toujours animée du même entrain que la veille.

Elle est une jolie jeune femme de 1,60 mètre, pleine de vie. Son énergie communicative, presque solaire, attire les regards autant que sa vivacité naturelle. Ses cheveux châtain clair, aux reflets de miel, tombent en cascade légère sur ses épaules, formant de douces ondulations. Ses grands yeux verts, vifs et malicieux, semblent toujours sur le point de rire. Elle porte une robe à fleurs aux couleurs vives, fluide et légère, qui ondule autour d'elle à chacun de ses pas. Sa peau, délicatement rosée, respire la fraîcheur et son rire cristallin résonne comme une mélodie joyeuse.

Finalement, elle n'a pas grand-chose en commun avec Camille, si ce n'est peut-être cette spontanéité débordante. Mais pour Nathan, les échos de cette ressemblance sont troublants, comme si son esprit cherchait encore Camille à travers chaque visage rencontré.

Combien de fois a-t-il cherché son nom sur les réseaux sociaux, comme on fouille le silence pour une lueur d'espoir ? Mais rien. Pas le moindre signe. Une absence totale. Et si elle était morte ? Cette pensée, aussi insoutenable que furtive, s'invite parfois, comme une ombre tapie au coin de son esprit.

À la demande de Manette, il s'installe à la même table que la veille, près de la cheminée, mais cette fois, il n'est pas seul. Un couple de trentenaires et leur petit garçon, Igor, se partagent un petit-déjeuner animé. La jeune maman au sourire fatigué, tente de garder son calme, tandis que le papa s'efforce de divertir leur fils. Igor est une véritable tornade d'énergie. Ses cheveux blonds en bataille encadrent un visage espiègle, et ses grands yeux bleus pétillent de malice.

— Maman, j'ai fini ! crie-t-il en balançant son verre de jus d'orange.

— Fais attention, Igor, murmure la jeune femme en tentant de saisir le verre.

Le père rit doucement.

— Laisse-le, il a de l'énergie à revendre ce matin !

Le petit garçon, curieux, fixe Nathan avec insistance.

— T'es qui, toi ? T'es venu voir les fantômes ?

— Igor, ça suffit ! s'exclame la mère, visiblement gênée.

Nathan esquisse un sourire.

— Non, je suis juste en visite. Et toi, tu aimes les histoires de fantômes ?

— Oui, mais maman, elle dit que ça n'existe pas.

— Ne l'écoutez pas, il a trop d'imagination ! s'exclame le père.

Manette sert un café à Nathan dans une tasse en porcelaine. Lorsqu'elle incline le récipient, son bras nu frôle le sien. Il tressaille. Ce rapprochement inattendu lui est à la fois agréable et gênant.

— Vous allez visiter les environs aujourd'hui ? demande-t-elle avec son accent chantant.

— Je vais devoir faire quelques courses, répond-il de sa voix grave du matin.

— Ah, très bien ! S'il vous manque quelque chose, faites-moi signe, je suis...

Étourdie, oui il sait. Elle radote un peu aussi.

Il se pose une foule de questions à son propos : qu'est-ce qu'une jeune fille pleine de vie comme Manette peut bien faire ici, dans ce trou perdu ? Il a traversé rapidement le village, mais il n'a pas vu de pub, de boîte de nuit, ni de salle de concert. Que fait-elle pour se divertir ? Est-ce qu'elle travaille là à temps plein ou vient-elle aider sa grand-mère les week-ends pour se faire de l'argent de poche ? Ces questions lui brûlent les lèvres, mais il s'abstient de les lui poser. Après tout, à quoi cela servirait d'en savoir plus sur cette fille ? Dans deux jours il sera parti.

Après avoir apporté le nécessaire pour le petit déjeuner de Nathan, Manette s'active à tirer les grands rideaux du salon.

— Il fait gris, mais il ne pleut plus, c'est déjà ça ! s'exclame-t-elle, joyeuse.

Le couple qui vient tout juste de finir son petit déjeuner, n'a pas le temps de leur dire au revoir, que le père court derrière son fiston qui s'échappe dans l'escalier. La mère, les bras chargés de doudous, manque de rater une marche.

— Ça va, il ne vous manque rien ? demande Manette à Nathan.

— Juste le sucre pour le café.

— Oh quelle tête de linotte !

— Ne vous en faites pas, je l'ai piqué sur l'autre table.

Il aurait aussi pu ne rien dire, mais il prend un certain plaisir à la voir s'agiter.

— Est-ce qu'on vous prépare à manger pour ce midi ? demande-t-elle.

— Ce ne sera pas la peine, répond-il en se levant, prêt à partir.

— Je pourrais peut-être vous préparer quelque chose à emporter sinon ?

— C'est gentil, mais ça va aller, je survivrai.

Il semble percevoir une once de déception dans le regard de la jeune femme. Il la salue, traverse la salle, mais avant de franchir la porte, il se retourne.

— Oh et...

— Oui ?

— Merci... pour tout.

FIN DE L'EXTRAIT